



**HAL**  
open science

## La deuxième Simone de Beauvoir

Sylvie Chaperon

► **To cite this version:**

Sylvie Chaperon. La deuxième Simone de Beauvoir. Les Temps Modernes, 1997, 593, pp.112-143.  
hal-02091119

**HAL Id: hal-02091119**

**<https://hal.science/hal-02091119>**

Submitted on 5 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA DEUXIEME SIMONE DE BEAUVOIR

Vouloir apporter quelque chose de nouveau sur le Deuxième sexe est une gageure redoutable, tout et son contraire semblent avoir déjà été écrits et une vie entière ne suffirait pas à lire tous les commentaires faits à son endroit<sup>1</sup>. Modestement, je veux surtout inscrire la pensée de Simone de Beauvoir dans son contexte historique. Il s'agit de soumettre l'ouvrage à une grille d'analyse proche de celle utilisée par Thomas Laqueur<sup>2</sup>. Ce dernier retrace l'histoire de la pensée des genres ou si l'on préfère des idéologies de genre. Sans vouloir verser dans un schéma linéaire il montre cependant la relative prépondérance d'une pensée différentialiste à partir du XVIIIème siècle. Celle-ci, renforcée par les discours médicaux du XIXème siècle, présuppose les genres comme foncièrement et naturellement différents. Cette idéologie devenue dominante est contestée par les féministes du XXème siècle. Les thèses du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir et le débat qu'elles ont suscitées figurent un des temps forts au sein de cette longue histoire des idées, car bien qu'elles restent encore mal connues les années cinquante et soixante recèlent pourtant une grande richesse et une grande variété de réflexions sur les genres, à ce titre elles préparent directement la deuxième vague féministe du M.L.F.

Simone de Beauvoir a été retenue à juste titre comme la chef de file d'un féminisme radical, partisane résolue d'une perspective sociologique ou culturelle. Mais l'admettre d'emblée, c'est faire peu de cas du processus intellectuel mis en oeuvre par elle et dont les détours et les efforts restent présents dans Le Deuxième sexe sous la forme de contradictions très éclairantes. Mus par un légitime souci politique, la plupart des commentateurs ne retiennent du Deuxième sexe que les arguments ou les passages pouvant se ranger sous la bannière de cette fameuse phrase devenue slogan: "*On ne naît pas femme: on le devient*"; laissant soigneusement de côté des passages bien plus ambigus. D'autres, moins favorables à l'auteure, mettent au contraire en lumière les extraits où Simone de Beauvoir fait montre d'une incontestable misogynie, le procédé vise cette fois à invalider l'ouvrage qui ne serait que le triste fruit d'une névrosée incapable d'épanouir sa féminité. Je veux pour ma part produire une étude des contradictions mêmes, lesquelles sont prises comme autant de traces laissées par une pensée à un certain stade de son élaboration et historiquement située. Je ne prétends donc pas apporter une lecture synthétique de cette oeuvre multiple, mais simplement suivre page après page une de ses caractéristiques singulières, qui n'annule ni dévalorise aucun de ses nombreux autres aspects souvent mieux connus. Il s'agit de voir le conflit présent dans cette oeuvre, entre le naturalisme, qui même chassé revient toujours au galop, et une volonté culturelle, têtue mais souvent impuissante.

Le commentaire critique que je propose est étroitement redevable des avancées théoriques permises par le MLF, en somme il n'est autre qu'une relecture post-MLF sur un texte pré-MLF. Les décalages, les hiatus, les écarts produits par cette rencontre entre deux temps féministes montrent combien les mouvements sociaux sont porteurs de ruptures y compris épistémologiques. Les failles du système beauvoirien ne sont décelables que parce

---

<sup>1</sup> Pour avoir une idée de cette masse documentaire on peut consulter les deux bibliographies suivantes: Joy Bennett, Simone de Beauvoir: an annotated bibliography. New York, London, Garland, 1988; Joan Nordquist, Simone de Beauvoir, a bibliography, Social Theory, a bibliographic serie, Reference and research service, N°23, 1991; auxquelles on peut ajouter les livraisons trimestrielles de la revue Simone de Beauvoir Studies. Il n'est pas indifférent de constater que l'intérêt anglo-saxon pour Simone de Beauvoir est bien plus prononcé que celui de la France.

<sup>2</sup> Thomas Laqueur, La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en occident, Editions Gallimard, 1992. Lui même s'inspire de travaux souvent plus militants.

que de nombreuses élèves ont dépassé leur maîtresse et c'est bien le plus grand hommage qu'on puisse lui faire.

Avant de voir plus en détail ce fragment d'histoire intellectuelle, sans doute est il nécessaire d'indiquer brièvement les concepts qui permettent de l'aborder.

### **Le conflit de deux conceptions**

De façon assez simplifiée mais tout à fait heuristique, l'histoire contemporaine de la pensée de genre peut être résumée en un conflit entre deux grandes tendances, qui recouvrent de multiples avatars et qui se concurrencent pour expliquer les différences observables entre les genres. L'une peut être nommée naturaliste puisque son principe causal réside en dernière analyse dans la nature (ce dernier concept étant par ailleurs polymorphe), l'autre à l'opposé peut être dite culturelle, dans la mesure où elle ne cherche de mécanismes explicatifs que dans la seule société (quelles que soient les théories sociologiques sous-jacentes). Ce clivage n'est qu'un avatar du débat qui hante l'époque entre nature et culture ou l'inné et l'acquis.

La première logique postule des différences consubstantielles aux sexes, propres à leurs natures, innées. Celles-ci s'enracinent toujours dans le substrat corporel, physique, biologique des individus, même si leurs localisations précises varient selon les modes médicales (cerveau, hormone, chromosome, gène, etc.). Depuis ce socle naturel et matériel se diffuse par extension une série d'effets en chaîne. Ainsi est-il dit par exemple que les psychologies masculine et féminine se structurent à partir d'instincts différents; dans un cas prime l'agressivité, dans l'autre l'instinct maternel. Les activités divergentes des sexes ne font que refléter ce partage en aptitudes complémentaires, (travail à l'extérieur, travail au foyer, ou bien activités productives, activités reproductives). Cette pensée naturaliste très cohérente inscrit donc la cause première dans un ordre naturel, que celui-ci soit matérialiste, darwinien, ou qu'il soit métaphysique, déiste. Elle ne s'est vraiment imposée d'une manière dominante qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, en synchronie avec celle des droits naturels<sup>3</sup>. Depuis, cet ensemble discursif se présente comme une évidence, non expliquée, non questionnée, et partagée par tout un chacun. Il aboutit souvent à prôner la résignation en légitimant le présent par un ordre immuable, sur lequel nul n'a prise. Cependant on trouve aussi un fort courant féministe qui se réclame de ce naturalisme tout en revalorisant le féminin.

Par opposition à cette première tendance se construit une pensée sociologique ou culturelle. La cause première, efficiente, provient cette fois de la société, des relations sociales, quelle qu'en soit la conception (existentielle, fonctionnaliste, structuraliste, marxiste, gender ou autres). Les rapports entre hommes et femmes produisent des positions sociales différentes et hiérarchisées. L'apprentissage et l'expérience de celles-ci marquent de leurs empreintes les comportements et les structures psychiques des uns et des autres. Enfin, plus tardivement, la réflexion montre l'incorporation des impératifs sociaux, leurs effets sur le corps même des individus et sur la perception intime qu'ils en ont. Ainsi dans un cas ce qui est démontré est une sexualité naturelle à effets sociaux, des sexes proviennent les genres; dans l'autre une sexualité sociale qui pénètre l'intime des individus, les genres informent les corps et fabriquent les sexes<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Outre la synthèse de Thomas Laqueur, il faut ajouter sur cet aspect les travaux en France de Colette Capitan, La nature à l'ordre du jour 1789-1793, Paris, Kimé, 1993; ou de Geneviève Fraisse, Muse de la raison. La démocratie exclusive et la différence des sexes, Paris, Alinéa, 1989; La Raison des femmes, Paris, Plon, 1992 et dernièrement, La différence des sexes, Paris, PUF, 1996.

<sup>4</sup> Non qu'ils soient responsables bien sûr de l'existence des organes génitaux, mais des sexes c'est à dire d'une répartition artificielle des individus en seulement deux groupes. Voir Christine Delphy, « Penser le genre: quels

La réflexion culturelle, élaborée par les mouvements contestataires, n'émerge qu'à partir de, et en lutte contre le naturalisme, par un processus conflictuel tout à fait semblable à la constitution d'un nouveau savoir. Aussi cette tendance culturelle contient-elle fréquemment d'importants résidus biologisants, voire misogynes. Il faut donc se garder d'une vision par trop simpliste et optimiste de l'avènement de ce nouveau savoir (et des perspectives politiques qu'il ouvre), puisqu'il demeure le plus souvent, et en quelque façon, attaché à l'ancien et entaché de lui. L'analyse de Gaston Bachelard sur la pensée scientifique s'applique parfaitement à l'effort laborieux que les féministes produisent pour s'arracher de la pensée commune<sup>5</sup>.

Aussi ces deux axes interprétatifs des différences de sexe n'existent pas à l'état pur. Le renversement ne se produit que dans l'ambiguïté et l'ambivalence. D'ailleurs le vocabulaire est le même dans les deux cas, les mots hommes, femmes, sexes, peuvent être utilisés avec des sens très différents selon le point de vue adopté. Ceci favorise grandement les confusions et les glissements d'une pensée à l'autre, d'où l'usage de nouvelles expressions comme gender ou rapports sociaux de sexes qui cherchent à rompre avec le naturalisme qui imprègne les autres termes. De plus féminisme et misogynie peuvent se loger dans l'une ou l'autre tendance. Certes l'anti-féminisme se légitimise par des arguments biologiques et inversement la position sociologique est tenue par celles qui se revendiquent du féminisme. Mais il a toujours existé aussi un authentique féminisme essentialiste et les plus radicales des anti-essentialistes peuvent verser dans une certaine misogynie. Je choisis donc de privilégier les contradictions, les paradoxes, les ambivalences qui me semblent être à la source même du dynamisme de la subversion<sup>6</sup>.

Car le plus souvent un seul et même auteur participe de ces différents aspects, chacun « bricolant » sa théorie à partir de morceaux pris ça et là. Il n'y a donc en ce domaine ni vérité ni science, seulement des croyances et des envies de croire et comme le dit Thomas Laqueur le "*discours de la différence sexuelle ignore l'entrave des faits et demeure aussi libre qu'un jeu de l'esprit*"<sup>7</sup>. Encore faut-il se souvenir que ce jeu n'est pas sans enjeux politiques de taille, il ne concerne rien de moins que la définition des hommes, des femmes et de leurs rapports. Pour tous ces enjeux le Deuxième sexe a joué un rôle pionnier et moteur.

### **Nature et Société dans le Deuxième sexe**

Le Deuxième sexe repose sur des principes rigoureux et très clairement culturels que l'on peut rappeler brièvement. Plusieurs postulats beauvoiriens impliquent une profonde rupture avec la pensée naturaliste. En tout premier lieu la conception existentielle de l'humain, comme être défini et construit par lui-même, interdit la vision d'un déterminisme

problèmes? », dans M.-C. Hurtig, M. Kail, H. Rouch, (dir.) Sexe et genre de la hiérarchie entre les sexes, Editions du CNRS, Paris, 1991, p.89-101.

<sup>5</sup> J'ai déjà tenté de développer ce parallèle dans un précédent article: "Femme, objet non identifié; analyse épistémologique du féminisme"; Les temps Modernes; N°48, février 1987.

<sup>6</sup> Je rejoins ainsi la position exprimée par Naomi Schor, dans son très stimulant article "Cet essentialisme qui n'(en) est pas un: Irigaray à bras le corps", Féminisme du présent, Futur Antérieur supplément, Paris, L'Harmattan, 1993. Elle y note (p 87) que "*l'essentialisme joue le même rôle pour le féminisme que le révisionnisme (...) pour le marxisme léninisme: c'est le langage du terrorisme intellectuel et l'instrument privilégié de l'orthodoxie politique*" et elle signale ensuite (p 88) "*l'urgence qu'il y aurait à repenser les termes même d'un conflit qui -toutes les parties en sont d'accord- a cessé d'être productif*". En effet si le conflit a cessé d'être productif, c'est que le dialogue s'est tu laissant la place au dogmatisme, processus classique dans l'histoire des idées. Mais le dialogue prédomine largement dans les décennies précédant le MLF.

<sup>7</sup> Thomas Laqueur, La fabrique du sexe, op cit, p 282

naturel<sup>8</sup>. Il en est de même de la liberté placée au sommet des valeurs morales. En second lieu l'importance constitutive des relations interpersonnelles dans la formation de l'individu contredit la perspective essentialiste. Enfin l'étude de l'humain, non abstraitement mais toujours en situation<sup>9</sup>, annule également toute prétention à une essence corporelle.

### Une claire perspective culturelle

Mais sans doute plus que l'originalité ou la pertinence de ces hypothèses, c'est la systématisme avec laquelle elles sont mises en oeuvre qui rend le Deuxième sexe si redoutable pour l'idéologie naturaliste. Il est tout entier construit sur le refus de ses préalables. Partout il fonctionne comme une machine de guerre têtue, sapant page après page l'assise des opinions les plus partagées, traquant dans les moindres recoins les tentations essentialistes, n'hésitant pas à marteler sa vérité afin de la faire entrer dans la tête du lecteur ou de la lectrice: "*Les conduites que l'on dénonce ne sont pas dictées à la femme par ses hormones ni figurées par les cases de son cerveau: elles sont indiquées en creux par sa situation*" (II, 306); "*Encore une fois, pour expliquer ses limites [de la femme] c'est donc sa situation qu'il faut évoquer et non une mystérieuse essence*" (II, 480) et plus loin: "*Il faut encore une fois répéter que dans la collectivité humaine rien n'est naturel et qu'entre autres la femme est un produit élaboré par la civilisation*" (II, 495).

Ainsi à propos de la biologie, dont on sait le foisonnement prolix pour justifier les différences de genre, Simone de Beauvoir coupe court: "*Mais ce que nous refusons, c'est l'idée qu'elles [les données biologiques] constituent pour elle [la femme] un destin figé*" (I, 51). Ce parti-pris, elle l'applique opiniâtrement tout au long de l'ouvrage. Le biologique ne vaut que dans la manière dont il est appréhendé par les individus: "*On voit que si la situation biologique de la femme constitue pour elle un handicap, c'est à cause de la perspective dans laquelle elle est saisie*" (I, 378) par exemple "*c'est en grande partie l'angoisse d'être femme qui ronge le corps de la femme*" (idem) et non sa constitution. Et elle réaffirme plus bas: "*La femme n'est victime d'aucune mystérieuse fatalité; les singularités qui la spécifient tirent leur importance de la signification qu'elles revêtent*" (II, 498). Elle parvient donc à opérer un renversement de perspective substituant à l'explication physique celle des relations sociales; relations d'un individu avec les autres, avec le monde et avec son propre corps: "*La femme n'est définie ni par ses hormones, ni par de mystérieux instincts mais par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde*" (II, 495). Ce renversement s'exprime tout aussi clairement quant à la corporalité, non pertinente en soi mais dont le sens est socialement construit: "*Mais la situation ne dépend pas du corps, c'est lui qui dépend d'elle*" (II, 456).

Très logiquement elle met donc à bas tous les préjugés de son temps et ce faisant, elle ouvre les pistes que parcourront les nouvelles féministes des années soixante et soixante-dix: "*(...) il n'y a aucun instinct maternel inné et mystérieux*" (I, 307) et la bonne mère n'est qu'un mythe "*L'attitude de la mère est définie par l'ensemble de sa situation et par la manière dont elle l'assume*" (II, 178). Pour elle l'homosexualité n'est pas le fruit d'un dérèglement mais

<sup>8</sup> Simone de Beauvoir s'appuie notamment sur Hegel: "Être c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste." (I, 27). Les citations sont extraites de Simone de Beauvoir, Le deuxième sexe, Paris, Gallimard, 1949. Afin d'alléger les références, celles-ci sont notées dans le corps du texte de manière abrégée, les chiffres romains signalent le volume, et les chiffres arabes renvoient aux pages.

<sup>9</sup> Ce concept de situation est central pour Simone de Beauvoir. Plusieurs chercheurs ont montré comment le Deuxième sexe s'écarte très sensiblement de l'existentialisme de Sartre, la première à l'avoir mis en lumière est Françoise d'Eaubonne dans Le Complexe de Diane, Paris, Julliard, 1951. Selon Michèle Le Doeuff (L'étude et le rouet, Paris, éditions du Seuil, 1989), Simone de Beauvoir refuse le sujet tout puissant pour lui substituer une liberté toujours bornée par une certaine situation sociale.

"une attitude choisie en situation" (I, 510). Quant aux troubles de la ménopause "c'est surtout la situation psychologique qui [les] commande"(II, 285). De même elle montre le piège des mots qui véhiculent toujours des présupposés: "*Quand j'emploie les mots "femme" ou "féminin" je ne me réfère évidemment à aucun archétype, à aucune immuable essence; après la plupart de mes affirmations il faut sous entendre "dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs"*" (I, 283).

Mais on n'en finirait pas de donner les preuves de sa vigilance. Là où la pensée commune ne voyait que destinées naturelles, elle révèle l'immense complexité des expériences humaines. Et sa plume acérée dessine les traits contradictoires, infiniment variables, des vies féminines enfermées dans leurs étroites situations.

Surtout, son analyse culturaliste pénètre très avant, là où en général ses contemporains ne s'aventurent pas, dans les psychismes, les relations amoureuses et même sexuelles. Des sujets aussi tabou que l'avortement ou les violences sexuelles sont traités sans ménagement. Elle est une des premières à montrer le sexisme des études freudiennes. Elle récuse l'envie du pénis qui "*lorsqu'elle apparaît résulte d'une valorisation préalable de la virilité: Freud la prend pour accordée quand il faudrait en rendre compte*" (I, 57). Elle même consacre quelques pages sur son origine (I, 391 et sq.). Elle s'emploie tout autant à démontrer les causes sociales du masochisme féminin: "*le complexe d'Electre n'est pas comme il [Freud] le prétend un désir sexuel; c'est une abdication profonde du sujet qui consent à se faire objet dans la soumission et l'adoration*" (I, 313). Et d'ailleurs "*La femme se sent diminuée parce que en vérité les consignes de la féminité la diminuent*" (I, 487). Dans la relation amoureuse, pas plus qu'ailleurs, les divergences ne sont innées, et si hommes et femmes ne s'y investissent pas autant et surtout pas pareillement "*ce n'est pas d'une loi de la nature qu'il s'agit. C'est la différence de leur situation qui se reflète dans la conception que l'homme et la femme se font de l'amour*" (II, 377). Même les comportements sexuels, si généralement perçus comme naturels (voire animaux), ne sont pas épargnés par son analyse obstinée: "*La différence n'a rien de naturelle (...) elle vient de l'ensemble de la situation érotique de l'homme et de la femme telle que la tradition et la société actuelle la définissent*" (II, 243) car la sexualité "*ne nous est jamais apparue comme définissant un destin, mais comme exprimant la totalité d'une situation qu'elle contribue à définir*" (II, 483). Ainsi par exemple "*la femme ne se sent dans l'acte amoureux si profondément passive que parce qu'elle se pense comme telle*" (II, 498 souligné par l'auteure). Et tout le Deuxième sexe démontre inlassablement comment l'éducation, les préjugés, les traditions, les rôles attendus de chacun parviennent peu à peu à construire ce deuxième sexe bridé de toutes parts. Il retrace ce qu'en termes modernes nous appellerions l'incorporation des normes sociales ou la constitution des "habitus".

On comprend à cette lecture que Simone de Beauvoir soit devenue le leader du féminisme anti-essentialiste. Son volumineux traité semble d'une rare cohérence, tout entier animé par une volonté farouche d'en finir à tout jamais avec l'éternel féminin. D'autant qu'elle ne faillira jamais à défendre ce parti-pris et même à le renforcer au fur et à mesure des années.

Et pourtant cette homogénéité n'est qu'illusoire. Paradoxalement le caractère implacable de la détermination culturelle de Simone de Beauvoir met en relief les scories naturalistes que sa pensée charrie. Tout se passe comme si elle était incapable d'appliquer dans son entière étendue le principe qu'elle s'est elle-même fixé, comme si des zones d'ombre demeuraient inaccessibles à sa propre clairvoyance, figurant autant d'angles morts dans l'acuité de la pensée beauvoirienne.

## Les derniers refuges du naturel

L'objectif du Deuxième sexe est assez simple, ayant récusé toutes explications des genres par la nature, il lui faut en donner une interprétation sociologique et existentialiste. Ce qu'il fait en deux volumes correspondant *grosso modo* à deux temps, celui de la phylogenèse et celui de l'ontogenèse.

Simone de Beauvoir reprend après bien d'autres un schéma qu'on peut dire typique de l'historicisme de la pensée moderniste. Il consiste à voir l'histoire de l'humanité à l'échelle d'une vie humaine et marchant vers le progrès et la maturité selon un processus linéaire et cumulatif<sup>10</sup>. Les grandes caractéristiques du présent trouvent leurs origines dans l'enfance de l'humanité, à savoir dans les sociétés nommées pour l'occasion "primitives". Ainsi Simone de Beauvoir produit sa propre version de la "scène originelle" où s'est joué la défaite féminine. Ces "robinsonnades" (selon l'expression de Marx qui leur avait déjà fait un sort) apprennent bien davantage sur l'époque qui y a recours que sur la préhistoire à jamais largement inconnue. En l'occurrence, cela montre comment Simone de Beauvoir partage, avec bien d'autres de son temps, une vision psychologisante de l'histoire.

Où vont donc les tous premiers pas de l'humanité? Après avoir souligné les insuffisances de Bachofen et d'Engels, Simone de Beauvoir donne sa propre version. Reprenant les principes sartriens "*Nous avons posé déjà que lorsque deux catégories humaines se trouvent en présence, chacune veut imposer à l'autre sa souveraineté*" (I, 79), elle se demande pourquoi l'homme est sorti vainqueur de ce combat inéluctable. On pourrait d'ores et déjà estimer la question mal posée (selon les propres exigences beauvoiriennes s'entend). En effet, s'il y avait avant même le début de la civilisation deux catégories humaines, c'est donc que les sexes précèdent les genres. Logiquement selon le renversement opéré par Simone de Beauvoir, ce sont les genres (c'est à dire hommes et femmes socialement construits) qui informent les corps et leurs donnent sens notamment en les classant en deux catégories définies, en deux sexes. Mais c'est pousser trop loin l'anachronisme, on ne peut lire le Deuxième sexe à l'aune des avancées théoriques très postérieures à son temps. Visiblement la logique de Simone de Beauvoir ne va pas aussi loin dans la substitution des genres aux sexes, il convient donc de cerner les limites de ce renversement.

La faille apparaît dans la réponse à sa question, laquelle n'est pas anodine, elle se présente comme "*la clé de tout le mystère*" (I; 84) et l'auteure y revenant par la suite (dans sa conclusion) la confirme comme une explication centrale<sup>11</sup>. Or celle-ci contient une bonne dose de biologisme. En effet la nature semble bien injuste qui dote inégalement les hommes de privilèges, les femmes de handicaps: "*Dès l'origine de l'humanité, leur privilège biologique a permis aux mâles de s'affirmer seuls comme sujets souverains*" tandis que les femmes restaient en retrait car "*de toute façon engendrer, allaiter ne sont pas des activités, ce sont des fonctions naturelles; aucun projet n'y est engagé; c'est pourquoi la femme n'y trouve pas le motif d'une affirmation hautaine de son existence; elle subit passivement son destin biologique*" (I, 83). Simone de Beauvoir dit ainsi clairement que certaines actions féminines

<sup>10</sup> Pour une histoire de ce modèle moderne et de sa faillite voir Alain Touraine, Critique de la modernité, Paris, Fayard, 1992.

<sup>11</sup> Je ne partage donc pas l'interprétation de Michèle Le Doeuff, qui y voit une "aporie explicative"; "Je gagerais que Simone de Beauvoir n'a pas cru elle-même à la "clef" qu'elle propose, et c'est ce qui a produit son attention minutieuse au réseau polymorphe des limitations imposées aux femmes: la vie quotidienne est d'autant plus étroitement quadrillée que l'assujettissement des femmes doit être, à chaque instant, réinventé", L'étude et le rouet, op. cit. p 134. Ma démarche est autre, loin de vouloir mettre de la cohérence là où peut être il n'y en a pas, j'escompte quelques enseignements des contradictions mêmes.

sont par essence naturelles et non sociales. L'argument lui semble tellement évident qu'il est asséné et abondamment répété sans autre procès alors même qu'il contredit toute sa démarche. « *La raison en est que l'humanité n'est pas une simple espèce naturelle: elle ne cherche pas à se maintenir en tant qu'espèce; son projet n'est pas la stagnation: c'est à se dépasser qu'elle tend* » (I, 82). On ne peut imaginer une dévalorisation plus forte de la maternité, toute dimension humaine lui est ôtée. « *Ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au dessus de l'animal* » (I, 84). Le ventre fécond des femmes les voue *ipso facto* à la répétition du même, à la pure reproduction, tandis que le ventre stérile des hommes leur permet le projet, la création, le changement. Comme si donner la vie n'était pas aussi ouvrir le futur, comme si le travail n'était jamais morne répétition. Les hommes ont donc naturellement pris le pouvoir et qui plus est pour le plus grand bien de l'humanité "la dévaluation de la féminité a été une étape nécessaire à l'évolution humaine" (II, 487) qui a pu ainsi se consacrer tout à loisir à la transcendance. On ne peut s'empêcher de voir là une parenté avec le père qui introduit la loi et sépare le couple fusionnel et nécessairement régressif de la mère et de l'enfant dans la théorie freudienne. D'ailleurs si l'on conçoit cette préhistoire revisitée comme l'écran blanc où se projettent les fantasmes d'une époque, ces quelques pages sont étonnantes. On y voit le masculin élevé sur un piedestal grandiose, l'homme conquiert fièrement le monde entier "il en a fait éclater les frontières, il a jeté les bases d'un nouvel avenir" (I, 83); tandis que le monde féminin, confondu avec la maternité, "se perpétue presque sans changement de siècle en siècle" (idem). A plusieurs reprises Simone de Beauvoir montre les femmes restant en arrière des lumières, de la rationalité, des progrès de l'humanité, comme autant de boulets aux chevilles de ces hommes marchant eux résolument vers la modernité (II, chapitre 4 notamment). Malgré sa mise en garde Simone de Beauvoir utilise bien fréquemment les termes homme, femme et sexe sans sous-entendre "dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs", ainsi quand elle remarque: "Il n'y a pas toujours eu des prolétaires: il y a toujours eu des femmes, elles sont femmes par leur structure physiologique"(1, 19) ou encore "la division des sexes est en effet un donné biologique, non un moment de l'histoire humaine"(I, 21). Il y a donc en permanence un glissement et une confusion possible entre les deux conceptions évoquées plus haut.

Qu'en est-il de l'ontogenèse? Les mêmes remarques s'imposent: Simone de Beauvoir s'y révèle incapable d'appliquer jusqu'au bout son propre projet. On a beaucoup remarqué, et avec raison, le noir portrait que Simone de Beauvoir brosse de la condition physique des femmes<sup>12</sup>. Une fois passé l'âge béni de l'enfance et jusqu'aux affres de la ménopause, tout se conjugue pour martyriser le corps des femmes; règles douloureuses, maternités pathologiques, frigidity obsédante<sup>13</sup>, ménopauses dramatiques, etc. Mais le plus important ici n'est pas l'étendue de cette terrible noirceur mais le rôle que celle-ci joue dans son système explicatif des genres, et le fait que ce domaine reste largement imperméable aux principes revendiqués par l'auteure. Les écueils surviennent surtout sur trois terrains, celui des corps féminins, et notamment à propos de la maternité, celui de la sexualité et celui de la psychanalyse.

C'est à propos de la physiologie féminine que Simone de Beauvoir fait le plus appel à l'inspiration naturaliste. Elle enferme les corps féminins dans une nature affligeante dictée par les maternités. De la sorte, la femme (mais non l'homme) est clivée entre son individualité qui aspire à la liberté et les lois biologiques qui lui impose les lourdes contraintes de la reproduction. "L'individualité de la femelle est combattue par l'intérêt de l'espèce; elle apparaît comme possédée par des puissances étrangères; aliénée" dit-elle (I,

<sup>12</sup> Voir, *Simone de Beauvoir Studies*, Vol. 1, N°1, automne 1983.

<sup>13</sup> L'ouvrage de Stekel, *La femme frigide* (1937) inspire de nombreux passages.

41), et plus loin elle renchérit : "*La femme est adaptée aux besoins de l'ovule plutôt qu'à elle-même*" (I, 44). Tout ce premier chapitre décrit cette bataille depuis les premières jusqu'aux dernières règles: à la puberté l'organisme se révolte car « *ce n'est pas sans résistance que le corps de la femme laisse l'espèce s'installer en elle* » (I, 43), ensuite "*il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation*" (I, 373); quant à la femme enceinte elle connaît des troubles qui « *manifestent la révolte de l'organisme contre l'espèce qui prend possession de lui* » (I, 47); ce "*conflit espèce individu (...) dans l'accouchement prend parfois une figure dramatique*" (I, 48) enfin c'est par la crise difficile de la ménopause que "*la femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle*" (I, 49). Cette nature qui aliène et possède les femmes ne saurait rien apporter de positif ou de plaisant, de sorte la femme doit lutter contre son corps pour accéder à l'humanité<sup>14</sup>. L'aliénation n'est donc pas sociale, elle est naturelle. D'importantes inégalités existent de par la nature et tout ce chapitre pratique une comparaison entre l'homme et la femme, le premier étant pris comme modèle de référence: "*la femme comme l'homme est son corps: mais son corps est autre chose qu'elle*" (I, 46 souligné par Simone de Beauvoir). Aussi, bien souvent, la libération des femmes semble supposer une véritable amputation somatique, ou du moins une transformation des corps par les progrès médicaux, car « *elles enferment en elles un élément hostile: c'est l'espèce qui les ronge* » (I, 48). Les femmes doivent se libérer de leur propre corps puisqu'il est asservi à l'espèce. Pour Simone de Beauvoir les progrès dans la condition des femmes s'expliquent d'ailleurs surtout par un recul du pouvoir de la nature grâce aux techniques.

Cependant le conflit individu espèce qui court tout au long de ce chapitre affirme tout autant l'aliénation biologique des femmes que leur révolte. La contradiction reste donc ouverte: "*elle est de toute les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette aliénation (...) on dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle contre lui davantage en s'affirmant comme individu*" (I, 50).

Simone de Beauvoir en dépit de sa volonté, ne parvient pas davantage à extirper le biologisme de la psychanalyse. Certes on l'a vu, elle refuse l'interprétation freudienne de l'envie du pénis, mais celle qu'elle propose lui ressemble étrangement. Elle commence par postuler une tendance existentielle chez le sujet qui, effrayé de sa liberté, se fuit dans les objets, puis elle remarque que "*le pénis est singulièrement propre à jouer pour le petit garçon ce rôle de "double"*" tandis que "*privée de cet alter ego la petite fille ne s'aliène pas dans une chose saisissable, ne se récupère pas: par là elle est conduite à se faire tout entière objet, à se poser comme l'Autre*" (I, 64). Tout semble donc affaire d'anatomie entre ceux qui en ont et celles qui n'en ont pas et, pas plus que Freud, elle ne se dégage de la "*valorisation préalable*" de la génitalité masculine. Par exemple quand elle affirme que l'homme contrairement à la femme "*possède une autonomie érotique que l'érection manifeste clairement*" (I, 447). Plus avant, elle y revient, cette fois c'est la poupée qui joue le rôle de ce pénis décidément irremplaçable (I, 301). Et de la poupée au bébé il n'y a qu'un pas. L'interprétation existentielle est donc parallèle à la freudienne: la femme est définie par un

---

<sup>14</sup> Dans son chapitre sur *la jeune fille* Simone de Beauvoir analyse la façon dont celle-ci perçoit ses premières règles, elles sont qualifiées "*d'évènement honteux*", "*malpropre*" et pire encore (I, 345 et sq) plus loin à propos de l'excitation sexuelle féminine la description va jusqu'au macabre "*Si la chair sainte -comme sainte un vieux mur ou un cadavre- il semble non qu'elle émette du liquide mais qu'elle se liquéfie: c'est un processus de décomposition qui fait horreur*" tandis que "*le sexe de l'homme est propre et lisse comme un doigt*" (I, 456). Certes, Simone de Beauvoir ne prétend pas dire ici une vérité mais la façon dont les individus se perçoivent, il faut cependant prêter une oreille bien complaisante pour entendre ce genre de propos. C'est dans ce type de métaphore du liquide que la parenté avec Sartre s'affirme le plus.

manque originel, « *l'absence du pénis l'empêche de se rendre présente à elle-même en tant que sexe* » (I, 65).

A propos du corps à corps amoureux les hésitations de la pensée beauvoirienne sont tout autant éclairantes. Elle traite le sujet avec son habituelle franchise dans le chapitre *L'initiation sexuelle* (tome I)<sup>15</sup>. Sa pensée oscille d'un paragraphe à un autre et, sans doute ici plus qu'ailleurs, l'ambivalence est à l'oeuvre. On y lit une pensée qui cherche indéfiniment à renier le naturalisme, tout en y retournant toujours. Ici le conflit qui, selon l'auteure, traverse la femme devient celui existant entre activité et passivité et il s'incarne dans la sexualité féminine avec la dualité des plaisirs clitoridien ou vaginal. L'idée n'est pas nouvelle mais Simone de Beauvoir lui donne sa propre interprétation. Dans l'acte sexuel les femmes se trouvent à nouveau "*dans la dépendance du mâle et de l'espèce*", "*c'est lui qui a le rôle agressif, tandis qu'elle subit son étreinte*"<sup>16</sup> (I, 437). Cependant cette passivité est tout à la fois acceptée comme allant de soi et combattue par Simone de Beauvoir qui refuse d'y voir une fatalité<sup>17</sup>. En l'adolescente vierge, dit-elle par exemple, "*se survit l'érotisme agressif de l'enfance; ses premières impulsions ont été préhensives et elle a encore le désir d'étreindre, de posséder*" (I, 441) Mais c'est pour aussitôt retomber dans le déterminisme anatomique puisqu'elle remarque: "*elle n'a pas les moyens de prendre (...); son anatomie la condamne à rester impuissante et maladroitement comme un eunuque: le désir de possession avorte faute d'un organe dans lequel s'incarner.*" (I, 443). Elle nuance ensuite cette passivité qui "*n'est pas pure inertie*" (I, 444), puis restaure toute autonomie à la femme par ce moyen: "*Se faire objet, se faire passive c'est tout autre chose qu'être un objet passif*" (I, 445). Aussi la contradiction semble se résoudre quand la femme reconquiert "*sa dignité de sujet transcendant et libre tout en assumant sa condition charnelle*" (I, 478). Ainsi donc il s'agit pour la femme de se soumettre d'elle-même à sa nature, soit d'accepter activement sa passivité ontologique; formulation paradoxale qui, si elle affirme la liberté, ne supprime pas pour autant le destin.

Ainsi on le voit, quelle que soit sa volonté d'échapper au déterminisme, Simone de Beauvoir n'y parvient jamais totalement. Elle ne peut se libérer entièrement de l'idéologie dominante. Le révolutionnaire, le critique se double bien souvent de conformisme et d'allégeance à la pensée dominante; les majuscules, l'immanence et la transcendance se mettent alors au service de lieux communs plutôt éculés. Il faut donc constater que Simone de Beauvoir, malgré toute la volonté qu'elle en a, ne parvient pas toujours à s'arracher aux conceptions qu'elle combat. Des verrous, des blocages demeurent et il n'est pas indifférent de constater qu'ils ferment l'accès au plus intime du corps des femmes: inconscient, maternité, sexualité.

---

<sup>15</sup> Celui-ci fut publié en avant première dans *Les Temps Modernes* et donna lieu à un énorme scandale, ce qui suffit à prouver que sa pensée, toute contradictoire qu'elle soit, n'en est pas moins largement en avance sur ses contemporains.

<sup>16</sup> Elle ajoute que la pénétration "*constitue toujours une sorte de viol*" (I, 435).

<sup>17</sup> "*La femme en refusant la passivité détruit l'envoûtement qui l'amène à la volupté*" (II, 447). L'idée de la passivité féminine dans la sexualité ne fait de doute pour personne avant les années soixante, où elle commence à être remise en question. Cependant, des discours sur la pratique de la sexualité, il peut y avoir bien des écarts; une histoire des pratiques sexuelles, bien que difficile, est encore à faire.

## Le sujet et l'universel

Récemment deux articles qui ont interrogé les notions du sujet et de l'universel chez Simone de Beauvoir, sont parvenus à des conclusions diamétralement opposées<sup>18</sup>. Pour Naomi Schor, Simone de Beauvoir reprend le sujet tout puissant forgé par Sartre, sujet prométhéen luttant à mort contre "l'en soi". Sonia Kruks soutient à l'inverse que cette auteure développe une position originale, s'écartant de celle de Sartre sans pour autant tomber dans le travers des post-modernistes: "*En considérant les femmes comme sujets "en situation", Simone de Beauvoir peut à la fois tenir compte du poids de la construction sociale, le genre y compris, dans la formation du moi, et refuser de le (le moi) réduire à un "effet"*". Pour ma part, et tout en reconnaissant l'intérêt de ces deux travaux, je ne penche ni pour l'une, ni pour l'autre de ces interprétations. Je crois plus simplement que Simone de Beauvoir ne parvient pas à faire la synthèse des deux tendances qui l'inspirent. Elle s'est en effet attelée à une tâche ardue. Son point de vue nécessite une fusion entre le marxisme qui lui permet de développer sa notion de situation et l'existentialisme qui postule au contraire la liberté totale du sujet. Cette synthèse est difficilement tenable. Elle ne s'en rendra compte que plus tard: "*mais pour défendre ma position, il m'aurait fallu abandonner le terrain de la morale individualiste, donc idéaliste, sur lequel nous nous placions*"<sup>19</sup>. A elle seule d'ailleurs la philosophie existentialiste fournit un cadre très mal adapté à son projet comme cela a été de nombreuses fois souligné<sup>20</sup>.

L'analyse marxiste ou du moins marxisante de la société permet à Simone de Beauvoir de démontrer la construction sociale des femmes. Maint passages du Deuxième sexe présentent les femmes sans plus aucune marge de liberté: elles sont devenues le produit de la situation qui leur est faite. Leur moi n'est plus qu'un effet de leur domination. Elles sont des créations artificielles: "*la femme est un produit élaboré par la civilisation*"(II, 495); "(...) *c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat que l'on qualifie de féminin*"(I, 286). Elles sont l'aliénation incarnée, sans plus aucune marge de manoeuvre "*Elle n'a pas de prise même en pensée sur cette réalité qui l'investit*" (II, 308). Jamais elles n'ont pu agir sur le cours de l'histoire: "*L'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder; elles n'ont rien pris: elles ont reçu*" (I, 20) et elle réaffirme plus loin "*toute l'histoire des femmes a été faite par les hommes (...) jamais les femmes ne leur ont disputé cet empire*" (I, 170); le féminisme même n'a jamais été un "*mouvement autonome*" (I, 171). Bref, Simone de Beauvoir non seulement étudie l'idéologie de la féminité, mais elle la croit incarnée, "La Femme" n'est pas qu'une vue de l'esprit elle existe bel et bien, elle s'est faite chair et esprit, elle est ni plus ni moins cette marionnette manipulée par les discours qu'étudiera ensuite Michel Foucault.

Mais pour autant elle ne renonce pas à la tradition libérale poussée à son extrême par Sartre, et selon laquelle le sujet est foncièrement libre. En conséquence de quoi les femmes sont parfois présentées comme responsables de leur situation: "*L'homme qui constitue la femme comme une Autre rencontrera donc en elle de profondes complicités (...) souvent elle se complaît dans son rôle*" (I, 23); "*elle se vautre dans l'immanence*" (II, 306); "*elle renonce donc à critiquer, à examiner et juger sur son compte. Elle s'en remet à la caste supérieure*"

<sup>18</sup> L'un est de Naomi Schor, op. cit; l'autre de Sonia Kruks, « Genre et subjectivité: Simone de Beauvoir et le féminisme contemporain », Nouvelles Questions Féministes, 1993, vol. 14, N°1.

<sup>19</sup> La force de l'âge, Paris, Gallimard, 1960, p 448.

<sup>20</sup> Pour un commentaire critique de la philosophie sartrienne et de son interprétation beauvoirienne, on peut consulter Michèle Le Doeuff, op. cit.

(II, 310). Dans divers passages hommes et femmes ont des torts égaux, des bénéfiques et des griefs égaux, notamment dans le dernier chapitre *Vers la libération*: "*cette guerre ne profite à personne*"; "*chaque camp est complice de son ennemi*" (II, 486). Mais cette conception du sujet prométhéen s'épanouit surtout dans les descriptions du masculin. De manière générale on peut noter une véritable survalorisation des hommes dans tout l'ouvrage. Eux ne sont nullement le produit de la société puisqu'ils la produisent, ils représentent la liberté incarnée, la transcendance en action, le plus haut stade de l'humanité. Elle glorifie toutes les caractéristiques de la virilité, y compris l'usage de la violence: "*La violence est l'épreuve authentique de l'adhésion de chacun à soi-même, à ses passions à sa propre volonté*" (I, 374). Curieusement si la féminité est artificielle la masculinité, elle, est authentique, l'ennemi c'est donc la première et non la seconde qui tout au contraire figure un modèle à imiter: "*cette guerre [des sexes] durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est à dire tant que se perpétuera la féminité*" (II, 486), aussi conclut-elle logiquement que "*(...)c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira*" (II, 481). Elle préconise donc très nettement l'imitation du garçon par la fille, de l'adolescent par l'adolescente, de l'époux par l'épouse, du père par la mère etc. (II, 496 et sq.). Rien ne saurait être gardé de la féminité. Le Deuxième sexe finit donc par un appel à la fraternité, les femmes devant rejoindre les valeurs pour lesquelles les hommes se battent. Il n'y a pratiquement pas de distinction chez Simone de Beauvoir entre l'universel et le masculin.

Mais on trouve aussi l'expression plus dialectique de ce sujet en situation mis en avant par Sonia Kruks. Sa formulation la plus élaborée se situe dans la conclusion: "*La femme est définie (...) par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde*" (II, 495). Les rapports sociaux ("*les consciences étrangères*") sont donc constitutifs de la personnalité (y compris dans la perception du corps) sans pour autant dénier la marge de liberté de chaque individu qui réélabore ("*ressaisit*") cette emprise. Cette conception très intéressante n'est hélas pas adoptée systématiquement par sa créatrice, quoiqu'on puisse la trouver ailleurs. Elle enrichit par exemple les chapitres sur *la jeune fille* (I), sur *la mère* (II), ou encore celui *de la maturité à la vieillesse* (II). Dans ceux-ci Simone de Beauvoir montre la dualité des réactions féminines, prises entre la résignation et la révolte sous de multiples formes: "*leur docilité se double toujours d'un refus*" (II, 307).

Quant à la question des corps soulevée aussi par Sonia Kruks, je suis également moins optimiste qu'elle. Certes, on trouve à ce sujet des formulations très heureuses. Simone de Beauvoir avait très attentivement étudié la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty laquelle procure des pistes de réflexions encore très valables pour les débats du temps présent<sup>21</sup>. Elle sait donc s'en inspirer et si, comme on l'a vu, elle partage une vision très négative de la physis féminine, elle ne préconise pas pour autant son déni, précisément au nom de cette assimilation au modèle masculin: "*L'homme est un être humain sexué; la femme n'est un individu complet et l'égale du mâle, que si elle est aussi un être humain sexué. Renoncer à sa féminité, c'est renoncer à une part de son humanité*", "*Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler; mais ce serait aussi une mutilation que de répudier son sexe*" (II, 435). Mais globalement on a vu que Simone de Beauvoir ne va pas au bout du renversement de perspective qu'induit le choix culturaliste, elle s'arrête en route, et retombe dans les ornières qu'elle veut fuir.

C'est pourquoi je pense logique d'insister sur la fondamentale ambivalence de Simone de Beauvoir. Mon hypothèse est que le naturalisme dominant qui imprègne sa pensée biaise fortement son projet pourtant authentiquement libérateur et ce tant dans sa vision si négative

<sup>21</sup> Elle a fait dans Les Temps Modernes des compte rendu de ses ouvrages, notamment à propos de la phénoménologie de la perception, N°2, 1ère année, novembre 1945.

des femmes et de leur corps que dans celle de l'homme modèle de l'universel humain. Quelles interprétations donner à cette ambivalence, à cette prégnance des « préjugés virils » bien qu'elle s'en méfie<sup>22</sup>?

### Quelles interprétations?

La question des contradictions (et dans une moindre mesure de l'antiféminisme) du Deuxième sexe n'est pas nouvelle. Dès la sortie de l'ouvrage, Emmanuel Mounier soulève le problème<sup>23</sup>. Suzanne Lilar en entreprend par la suite un long et systématique inventaire<sup>24</sup>. Plus récemment des commentateurs ont souligné la misogynie présente au coeur du féminisme beauvoirien<sup>25</sup>. Deux interprétations ont longtemps dominé. La première, énoncée tout d'abord par Colette Audry, consiste à voir dans les passages noirs du Deuxième sexe, un calcul conscient de l'auteure. Simone de Beauvoir aurait voulu provoquer une sorte de catharsis chez ses lectrices, leur dessiller les yeux, leur faire dégorger « la boue culturelle » des préjugés à leur égard, afin que, devenues conscientes de leur situation, elles agissent pour la changer<sup>26</sup>. Cette thèse est ensuite reprise par Jacques Zephir<sup>27</sup>. La seconde, également lancée par une des premières admiratrices de l'ouvrage, en l'occurrence Françoise d'Eaubonne, rend la pensée sartrienne responsable des visions négatives de la nature féminine. L'idée a fait son chemin depuis<sup>28</sup>.

Ces deux hypothèses reviennent finalement à annuler la contradiction en tant que telle, soit qu'elle provienne d'une ruse pédagogique, soit qu'elle appartienne à autrui et donc pollue un discours autrement irréprochable. Or il me semble plus pertinent de supposer la contradiction comme interne au raisonnement beauvoirien.

D'autres interprétations ont recours à la psychologie et mettent en avant la personnalité de Simone de Beauvoir particulièrement rétive à la "physis" pour diverses raisons<sup>29</sup>. Outre les notations extraites du Deuxième sexe lui même, nombreux sont les témoignages qui corroborent cette interprétation. Le plus explicite à cet égard est sans doute celui de Jehanne Jean Charles, romancière, qui, comme beaucoup d'autres, bénéficiait de

<sup>22</sup> Elle sait bien que "les savants mêmes, et des deux sexes, sont imbus de préjugés virils", La force des choses, Gallimard, Paris, 1963, p 258.

<sup>23</sup> Celui-ci remarque très finement que Le deuxième sexe "hésite en effet entre deux positions entre lesquelles son livre balance sans cesse sans jamais les départager" et comme exemple il cite une phrase "(la femme) de la puberté à la ménopause est le siège d'une histoire qui se déroule en elle et ne la concerne pas personnellement" et il commente ainsi: "formule ambivalente, où se heurtent une sorte de reconnaissance d'une condition de nature et le refus de l'accepter comme telle pour la transfigurer en une vie personnelle originale", voir Emmanuel Mounier, "La condition humaine. Simone de Beauvoir: Le deuxième sexe", Esprit, N°12, 17 décembre 1949.

<sup>24</sup> Suzanne Lilar, Le malentendu du Deuxième sexe, Paris, PUF, 1969.

<sup>25</sup> Voir, Simone de Beauvoir Studies, Vol. 1, N°1, automne 1983; Michèle Le Doeuff, L'étude et le rouet, op. cit; Toril Moi, Simone de Beauvoir Conflits d'une intellectuelle, Paris, Diderot éditeur, 1995, traduit de l'anglais par Guillemette Belleteste, préface de Pierre Bourdieu, 499p.

<sup>26</sup> Colette Audry et Michelle Coquillat, « Simone de Beauvoir » dans Femmes et société, tome 4, Paris, Martinsart, 1981, pp.70-121.

<sup>27</sup> Voir de cet auteur « Simone de Beauvoir et la femme: féminisme authentique ou misogynie inconsciente? » dans Simone de Beauvoir Studies, N°1, op. cit.

<sup>28</sup> Françoise d'Eaubonne, Le complexe de Diane, Paris, Julliard, 1951. L'idée est reprise par exemple par Anne D. Cordero, « Simone de Beauvoir and Woman: Authentic Feminism or Unconscious Misogyny? the Wrong Question », dans Simone de Beauvoir Studies, N°1, op. cit.

<sup>29</sup> C'est du moins une des indications suggérées par Deirdre Bair concernant la sexualité de Simone de Beauvoir, et plus généralement sa perception des phénomènes corporels, surtout féminins. On peut ajouter que ce genre d'attitude est particulièrement encouragée par le milieu catholique rigide dans lequel elle a grandi, dans: Simone de Beauvoir, Paris, Fayard, 1991.

l'aide et des conseils de Simone de Beauvoir. Son admiration et sa gratitude pour son illustre devancière n'excluent pas un jugement parfois plus critique: "*Elle m'a toujours donné l'impression d'une infirme des sens. (...) Les dieux (...) l'avaient privée injustement, et sans qu'elle en prît jamais conscience, de la sensualité élémentaire, celle qui émeut à fleur de peau pour un baiser, pour un parfum, pour un son. Simone de Beauvoir faisait l'amour, choisissait son eau de toilette, écoutait Bach ou les Beatles. Mais un filtre invisible, plus épais qu'un masque d'escrime, lui abandonnait les seules apparences qu'elle restituait avec une minutie d'expert-comptable*"<sup>30</sup>. Il ne serait pas difficile d'accumuler un florilège d'appréciations allant dans le même sens, (à commencer par le surnom que lui donnaient ses élèves: "une horloge dans un frigidaire"). Mais on pourrait en trouver tout autant disant exactement le contraire. Simone de Beauvoir se croyait dotée d'un appétit de vie exceptionnel et particulièrement « apte au bonheur ». Françoise d'Eaubonne insiste sur la sensualité de sa prose, etc. Mettre. Aussi ce terrain de l'interprétation psychologique reste bien flou, on peut lui faire dire une chose et son contraire.

Plus récemment Toril Moi a proposé une interprétation psychanalytique de l'oeuvre de Beauvoir et en particulier du Deuxième sexe et de L'Invitée. A propos du premier elle remarque « que les arguments de Beauvoir capotent dès qu'elle aborde, aussi indirectement que ce soit, le sujet de la sexualité féminine »<sup>31</sup>. Dans le second, elle conçoit le trio comme le triangle oedipien, et une situation psychique « curieusement ambivalente dans laquelle la fille voit sa mère comme son pire ennemi parce que justement elle n'a pas achevé le processus qui devait la séparer d'elle. Fantasmant sur le caractère destructeur de la mère, la fille exprime de ce fait même son unité persistante avec elle »<sup>32</sup>. Selon elle, Simone de Beauvoir exprime dans ces deux textes des éléments de sa structure psychique et notamment sa non séparation d'avec l'imgo maternelle. La crainte de l'engloutissement et de la perte de soi dans la mère pousse à la dévalorisation de celle-ci et à la survalorisation du père. « Partagée entre la mère et le père, luttant pour s'arracher au corps éternellement présent de la génitrice par un rabaissement de la mère et l'idéalisation du phallus<sup>33</sup> » telle est la logique à l'oeuvre dans la contradiction beauvoirienne. Sans aucun doute cette analyse est intéressante, mais elle se limite à Simone de Beauvoir en tant qu'individue, marquée par un certain parcours oedipien. Or, tout le succès du Deuxième sexe vient de ce qu'il trouve des mots pour toute une génération. Les contradictions beauvoiriennes se retrouvent identiques sous la plume de dizaines d'intellectuelles: Pauline Archambault, Colette Audry, Célia Bertin, Geneviève Gennari, Méné Grégoire, Marguerite Grépon, Andrée Marty-Capgras Evelyne Sullerot et bien d'autres, partagent l'idée selon laquelle la femme est divisée entre sa nature biologique, immanente et ses aspirations humaines, transcendantes. Les argumentaires en faveur de la contraception et de l'accouchement sans douleur, se fondent massivement sur cette dualité. La passivité sexuelle féminine par nature est aussi une évidence jusqu'au milieu des années soixante. Les similitudes sont d'ailleurs tellement frappantes et répandues, qu'elles supposent non pas une influence du Deuxième sexe sur ses contemporaines, laquelle serait trop vaste, mais une cristallisation dans ce texte de l'esprit de toute une génération. Il faut donc interpréter les ambivalences beauvoiriennes comme étant représentatives de son temps et de son milieu.

<sup>30</sup> Propos recueillis par Françoise d'Eaubonne, dans Une femme nommée Castor, Soinem/Encre, 1986, p.365.

<sup>31</sup> Toril Moi, Simone de Beauvoir, op. cit. p.278. Je dirai pour ma part que la maternité (rejetée brutalement dans la nature) bien plus que la sexualité fait capoter le raisonnement.

<sup>32</sup> Idem, p.184.

<sup>33</sup> Idem, p.278.

L'hypothèse que je voudrais développer repose sur la conception dialectique du sujet énoncé dans l'introduction générale. Le sujet est dual, partagé entre les normes sociales qui le constituent et l'effort de libération qu'il produit. Il est le fruit d'une oscillation entre aliénation et libération, il possède deux faces et ce sont ces deux faces qu'il faut étudier chez Simone de Beauvoir. Par ailleurs ce sujet est historiquement situé. Le contexte et le milieu dans lesquels il évolue et s'exprime, imposent une certaine configuration.

On peut voir en Simone de Beauvoir ce que j'appellerais le syndrome des pionnières, c'est-à-dire de celles qui s'aventurent dans des voies nouvelles où elles ne peuvent s'appuyer que sur des références masculines faute d'antécédent féminin. Dans une certaine mesure, Simone de Beauvoir appartient à un milieu où la réussite intellectuelle se conjugue forcément au masculin: s'il y a de nombreuses romancières les femmes philosophes sont rarissimes. Cette très forte masculinité se retrouve d'ailleurs dans le corpus de la philosophie qui ne brille guère par son progressisme en matière des genres. Après des études secondaires, réalisées dans un univers féminin et religieux pour lequel Simone de Beauvoir n'a que mépris, elle fréquentera uniquement des compagnons masculins lors de sa formation supérieure. De manière générale la raison, l'intelligence abstraite, le maniement des concepts appartiennent encore très largement aux hommes et restent donc définis comme des aptitudes intrinsèquement masculines; si bien qu'une femme qui prétend pénétrer et agir dans cet univers subit une pression très forte, surtout si elle n'en a pas conscience. Cette pression peut se manifester sous des dehors forts polis. Ainsi son père, qui n'est pas peu fier d'elle, dit couramment: "*Simone a un cerveau d'homme*"<sup>34</sup> Et Sartre plus tard affirme pareillement: "*elle a l'intelligence d'un homme*"<sup>35</sup>.

Quels effets peuvent produire ces jugements? Car ces comparaisons, qui plus est assénées comme des compliments, sont tout sauf anodines. Sous couvert de flatterie à une femme, elles réaffirment brutalement le mépris dans lequel toutes les autres demeurent tenues. La femme ainsi saluée est l'exception qui ne saurait remettre en question la règle. Le raisonnement est mâle et celle qui s'aventure sur ses plates-bandes doit faire amende honorable. Pour les hommes qui profèrent ces éloges, elles signifient « tu es bien car tu es comme moi, tu me ressembles », elles réaffirment donc leur sentiment de supériorité sur les femmes<sup>36</sup>. Pour celles qui les reçoivent, elles impliquent forcément que l'intégration passe par l'identification, elles entendent « tu es bien parce que tu n'es plus tout à fait une femme ». C'est une injonction à la non-solidarité avec les femmes. De fait Simone de Beauvoir se perçoit en effet comme étant supérieure: "*Je faisais mes études comme un homme. Je me sentais un peu exceptionnelle*"<sup>37</sup>. Dans cette perspective on peut comprendre plus aisément cette confusion opérée par Simone de Beauvoir entre l'universel et le masculin, confusion qui s'opère au prix du dénigrement de la corporalité féminine, la différence faisant obstacle. Ce déni du corps est de plus encouragé par une récurrente tradition philosophique occidentale, dont elle est nourrie. Ce processus est d'autant plus fort chez cette penseuse qu'il est évident qu'elle voulait devenir quelqu'un, qu'elle avait une forte (et légitime) ambition. Elle est donc devenue en quelque façon l'élue, l'exception qui confirme la règle, position flatteuse mais peu subversive.

<sup>34</sup> Cité par Deirdre Bair, op cit, p 66.

<sup>35</sup> Cité par Claude Francis et Fernande Gonthier, *Les écrits de Simone de Beauvoir*, Gallimard, Paris, 1979, p 20.

<sup>36</sup> Il s'agit donc avant tout de se complimenter soi-même sans en avoir l'air et sans faire non plus une déclaration d'égalité, car il faut une certaine supériorité pour pouvoir désigner ceux qui méritent d'être les siens. La reconnaissance énoncée implique l'inégalité et la supériorité de celui qui parle.

<sup>37</sup> Interview faite par Madeleine Chapsal, *Les écrivains en personne*, Paris, Julliard, 1960, p. 17-37, cité par Claude Francis et Fernande Gonthier, op. cit.

De plus Le deuxième sexe est écrit au moment même où Simone de Beauvoir commence à prendre conscience des genres. Elle n'a jamais fait mystère que pour elle la question des femmes était parfaitement nouvelle. A 40 ans passés, elle découvrait naïvement son existence: "*C'est étrange et c'est stimulant de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas*"<sup>38</sup>. Colette Audry, son amie de longue date, était bien plus sensible à l'injustice faite aux femmes; plusieurs fois elles ont discuté ensemble de ce sujet avant guerre, mais Simone de Beauvoir se lassait bien vite, et Colette Audry se souvient de sa perplexité d'alors « *je m'étonnais de trouver tant de détachement à l'égard de la situation faite aux femmes* »<sup>39</sup>. Simone de Beauvoir se souvient également de ces entretiens. Elle raconte comment une fois elle répondit à son amie qui lui demandait comment « *se faire reconnaître par les hommes comme leur égale?* »: « *Et bien il faut l'être, il n'y a pas de problème!* », et d'ajouter « *Voilà: pour moi ça allait de soi, il fallait être aussi intelligente qu'eux, c'est tout* »<sup>40</sup>.

Ce dialogue remémoré signale des perspectives bien différentes chez les deux jeunes femmes de l'époque. Car la question de Colette Audry n'est pas de savoir comment être l'égale des hommes, mais comment se faire reconnaître par eux comme égale, ce qui n'est pas la même chose. La première formulation suppose une inégalité à surmonter (quelle qu'en soit la cause), et fait donc référence à l'infériorité des femmes (ou à la supériorité des hommes); la deuxième indique une résistance des hommes devant une égalité possible, et donc suggère un rapport de pouvoir. Bref la première pose comme problème l'infériorité des femmes et la seconde celui de la domination masculine. Or Beauvoir répond à, et sans doute entend, la première et non la seconde. Très logiquement elle déclare alors que pour être égale aux hommes il faut se hisser jusqu'à eux. Quitter les basses terres des femmes pour rejoindre les hautes sphères des hommes, ou forcer les hommes à en rabattre devant les femmes, voilà poussée jusqu'au bout, la différence de leurs deux logiques. En deux mots, Colette Audry avait pris conscience de l'injustice faite aux femmes, de l'arbitraire des pouvoirs masculins, Simone de Beauvoir ne voit nulle injustice mais une simple donnée, surmontable pour quelques individus exceptionnels tels qu'elle-même. L'une est déjà dans un stade de questionnement, de remise en question, l'autre non. Simone de Beauvoir ne pouvait donc pas s'appuyer sur une tradition féministe qui d'ailleurs a bien du mal à transmettre son héritage. Et sa formation philosophique et sa découverte tardive de la situation faite aux femmes lui en interdisent l'accès. Le corpus des textes féministes disponibles alors fait d'ailleurs largement défaut au Deuxième sexe.

Quand enfin Simone de Beauvoir découvre la réalité de la condition féminine, à la faveur du contexte particulier de la Libération, c'est pour aussitôt s'en croire épargnée. Elle s'estime indemne, meilleure preuve qu'elle ne l'est pas<sup>41</sup>. Dès l'introduction du Deuxième sexe elle se présente non comme juge et partie, comme le sont les hommes ou les féministes, mais comme une sorte d'observatrice extérieure puisqu'elle n'a "*jamais eu à éprouver [sa] féminité comme une gêne ou un obstacle; beaucoup de problèmes nous paraissent plus essentiels que ceux qui nous concernent singulièrement: ce détachement même nous permet d'espérer que notre attitude sera objective*" (I, 32). Elle répétera plus tard l'idée que

<sup>38</sup> La force des choses, I, Gallimard, Paris, 1963, p 258.

<sup>39</sup> Colette Audry, « Portrait de l'écrivain jeune femme », Biblio, Hachette, novembre 1962.

<sup>40</sup> Interviewée par Francis Jeanson, dans Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, Paris, Le Seuil, 1966, p.255.

<sup>41</sup> Nicole-Claude Mathieu voit deux manières pour le dominé de nier l'oppression: le déni, c'est à dire le refus de percevoir la réalité ou la dénégation, c'est à dire le refus de s'estimer partie prenante d'une réalité qui commence à être perçue. Cette deuxième étape correspond au cas beauvoirien. Voir L'anatomie politique Catégorisations et idéologies du sexe, Paris, Côté-femmes, 1991, p.218.

travailler, être indépendante, échapper "à la plupart des servitudes de la femme: celles de la maternité, celles de la vie ménagère" c'est s'échapper de la condition féminine<sup>42</sup>. Conception très étroite de la domination, qui se limite à l'exploitation matérielle et ne laisse pas place à l'aliénation, c'est-à-dire au partage des croyances qui dévalorisent le groupe auquel on appartient. La domination au contraire imprègne et traverse l'individu en son entier, c'est à dire aussi sa capacité à penser et singulièrement sa capacité à se penser lui même en dehors des discours péjoratifs à son encontre.

Bref, Simone de Beauvoir est largement nourrie de l'idéologie naturaliste quand elle démarre la rédaction du Deuxième sexe. Elle écrit au fur et à mesure d'une prise de conscience. De fait, cet essai ressemble à un kaléidoscope bâti de morceaux et d'autres, ce qu'elle reconnaît elle même: "*Je retaillerais facilement dedans un ouvrage plus élégant: découvrant mes idées en même temps que je les exposais, je n'ai pas pu faire mieux*"<sup>43</sup>. Une genèse de l'ouvrage manque encore mais l'introduction, la conclusion, et les transitions entre les chapitres, qu'on peut supposer écrits en dernier, sont les textes les plus cohérents et les plus élaborés. Les conflits récurrents dans l'ouvrage reflètent le processus à l'oeuvre en elle-même entre aliénation et remise en question, entre le partage des « préjugés virils » et l'affirmation de leur arbitraire. Mieux: le refus beauvoirien de la condition féminine est à la mesure du mépris qu'elle en a. D'où à la fois la reprise de la dévalorisation des femmes (et la valorisation complémentaire des hommes) et l'affirmation de l'arbitraire de cette répartition et donc d'un futur autre possible. Ce n'est pas tant au corps maternel que Simone de Beauvoir reste attachée, mais à l'idéologie de genre dominante, laquelle est, pour toute les femmes qui n'ont pas la chance de recevoir le féminisme en héritage, comme une langue maternelle qu'il faut désapprendre. Les passages biologisants et misogynes du Deuxième sexe doivent donc être interprétés comme autant d'échecs, de tentatives infructueuses d'arrachement à l'idéologie naturaliste, ou selon un vocabulaire plus scientifique, de rupture épistémologique inachevée. Ce qui se lit dans le Deuxième sexe est une conscience aliénée, c'est une pensée qui tente de se libérer sans y parvenir complètement, c'est un effort non entièrement abouti mais qui transmet à d'autres des outils pour essayer à nouveau d'aller plus loin.

D'autre part, ces échecs ne se produisent pas au hasard. Les grossesses, les règles, la sexualité, l'inconscient freudien qui sont les lieux où la pensée beauvoirienne boite soudainement, ont tous à voir avec le vécu corporel et intime des femmes, c'est à dire des domaines qu'historiquement les féminismes et les mouvements féminins ont peu pénétré et qui préfigurent avec 20 ans d'avance les chantiers du MLF. Ailleurs, sur des terrains plus balisés comme ceux du travail, de la famille, de la condition juridique, des mythes etc. Simone de Beauvoir fait preuve d'une pensée solide, aiguë et clairvoyante. Il s'agit donc d'une pensée pionnière qui chemine sans aide dans le noir et cherche en tâtonnant à contourner le biologisme tout en buttant indéfiniment sur sa masse. Sur les sujets les plus novateurs, ceux qui restent encore couverts d'une chape de silence et de tabou, Simone de Beauvoir ne va pas au bout du renversement de perspective qu'induit le choix de la sociologie; et ce corps féminin prisonnier de l'espèce selon elle, l'est en fait de cette pensée naturaliste qui subsiste chez elle sous une forme très négative. Plus précisément il faut noter que la pierre d'achoppement du raisonnement beauvoirien a toujours à voir avec la maternité. L'ensemble constitué par la fécondité, la grossesse, la gestation et la mise au monde demeure forclos dans le continent noir du naturalisme. Sur ce point d'ailleurs le MLF est resté largement silencieux, la maternité demeure peu pensée par les féministes.

<sup>42</sup> Propos recueillis par Alice Schwarzer, Le Nouvel Observateur, 14 février 1972, p. 47-54; Cité par Claude Francis et Fernande Gonthier, Les écrits de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1979, p. 488.

<sup>43</sup> La force des choses, I, Gallimard, Paris, 1963, p 266.

Paradoxalement, cette aliénation présente dans le Deuxième sexe, est précisément ce qui en fait tout le prix et la renommée. Un ouvrage plus cohérent, fruit de plusieurs années de maturation et de féminisme affirmé, n'aurait rencontré que la toute petite minorité radicale des déjà convaincues. L'essai de Françoise d'Eaubonne est de ce type et qui le connaît à présent?<sup>44</sup> Inversement, un travail très normatif, sublimant les discours de l'inégalité, comme peuvent le faire les analyses catholiques de l'époque, ne répondait pas aux attentes de toutes les femmes qui ressentaient un malaise et se posaient des questions. C'est l'entre-deux du Deuxième sexe, qui lui assure un large public, malgré son format rebutant (près de 1000 pages). Il expose les conflits cognitifs que des milliers de femmes connaissaient lorsqu'elles tentaient de donner sens à leur vie et à leurs aspirations. Par là, il a accompagné au plus près les démarches de ses contemporaines, prises entre leurs désirs de réalisation personnelle et le contexte hautement répressif et conformiste des années cinquante puis soixante.

Le deuxième sexe donne donc des mots, mêmes confus et maladroits, à une parole balbutiante, celle que les femmes commencent à énoncer à propos de leurs propres corps, de la sexualité et des grossesses. Le débat sur la maternité qui accompagne la sortie de l'ouvrage est sans doute le plus révélateur de cette parole en quête de ses propres accents et qui cherche sa voie entre l'apologie et le dénigrement. De nombreuses femmes sont intimement heurtées par l'ouvrage qui dévalorise sans pitié leur expérience de mère. *"J'ai haï ce livre qui me fascinait"* se souvient Ménie Grégoire dans ses mémoires, car elle était *"profondément révoltée par cette sécheresse intellectuelle qui aboutit à un refus de féminité et de maternité"*<sup>45</sup>. Mais inversement, c'est très précisément ce qui séduit d'emblée Judith Okely: *"De Beauvoir décrivait la maternité avec dégoût, comme quelque chose de dégradant et en conflit avec l'idéal existentialiste de réalisation personnelle. C'était pour nous (elle et ses amies) une révélation que le foetus puisse être dépeint comme un parasite de notre corps. Quelques unes d'entre nous ont repris avec joie ces images de monstre grandissant dans le ventre, menaçant notre identité plutôt que l'épanouissant. Nous cherchions le langage pour rejeter la grossesse et la maternité qui alors (début des années soixante) semblaient commander le retrait des femmes dans la maison maritale et la famille nucléaire"*<sup>46</sup>. La violente dévaluation de la maternité opérée par Simone de Beauvoir est en effet à la mesure de la non moins violente assignation à la maternité que toutes les femmes subissaient en ces années de guerre froide, de baby boom et de conjugalité triomphante.

Les contradictions beauvoirienne s'expliquent donc aussi par l'époque particulière où elle écrit. Les années cinquante sont à la fois des années de fort conservatisme pour les femmes et un temps où des sujets novateurs sont abordés par une étroite minorité. La subjectivité féminine doit donc trouver à s'exprimer entre les mythes des discours normatifs et l'outrance de ceux qui les refusent. Tordre le baton dans l'autre sens semble être un moment obligé dans la libéralisation des discours.

Telle est donc la dialectique de « reprise » et « d'arrachement » pour reprendre les mots de Françoise Collin, à l'oeuvre dans le Deuxième sexe. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Car cet arrachement, Simone de Beauvoir le poussera toujours plus loin. Au fur et à mesure de sa propre maturation qui s'opère dans le contexte plus général de la radicalisation des années soixante, Simone de Beauvoir reprend ses hypothèses et les rend plus cohérentes.

Dans un article de 1961, elle reprend la question des règles. *"C'est la mythologie masculine qui en fait le signe affligeant et quelque peu honteux de notre faiblesse; si les hommes y étaient astreints, ils trouveraient superbement viril ce don mensuel de leur sang;*

<sup>44</sup> Françoise d'Eaubonne, Le complexe de Diane, op. cit.

<sup>45</sup> Ménie Grégoire, Telle que je suis, Paris, R. Laffont, 1976, p. 184.

<sup>46</sup> Judith Okely, Simone de Beauvoir, Londres, Virago press, 1986, p. 93-94.

*tant que les femmes demeureront un sexe économiquement sous-développé, toute singularité masculine symbolisera, aux yeux des mâles, leur supériorité*<sup>47</sup>. Ainsi les règles ne marquent plus la faiblesse féminine, sauf dans la mythologie créée de toutes pièces par les hommes. L'entretien qu'elle accorde en 1965 à Francis Jeanson est également révélateur des progrès accomplis en 15 ans<sup>48</sup>. On y voit s'affronter deux conceptions opposées, l'une différentialiste, veut enraciner les genres dans des sexes naturels, l'autre culturaliste veut les y arracher. Francis Jeanson s'échine à lui faire reconnaître "la petite différence", Simone de Beauvoir persévère à la nier. Mais il insiste toujours et, à bout d'argument, finit par se réfugier dans la sexualité et la traditionnelle passivité féminine: "*je veux dire par exemple: la femme est pénétrée par l'homme, alors que l'homme pénètre la femme*"<sup>49</sup>. Mais Simone de Beauvoir ne se démonte pas pour si peu et sans nier frontalement l'argument elle en conteste la portée "*C'est parce qu'il y a déjà la mythologie de l'homme comme supérieur et de la femme comme inférieure, que l'idée de pénétration apparaît comme quelque chose d'humiliant pour la femme, et l'idée au contraire de virilité pénétrante comme une supériorité chez l'homme*"<sup>50</sup>. Mais il persiste à souligner les différences des uns et des autres dans le comportement érotique. Elle concède alors poliment « *oui il est bien certain que l'érotisme n'a pas les mêmes caractères chez l'homme que chez la femme* » mais c'est pour ajouter aussitôt « *ne pourrait-on trouver entre deux hommes ou deux femmes des nuances d'érotisme atteignant presque aux différences que l'on constate entre les deux sexes ?* »<sup>51</sup>. Encore une fois il tente de figer les sexes en des attitudes opposées. « *Un homme, par exemple, peut éventuellement réagir « comme une femme » dans le plaisir (...) du moins réagira-t-il alors en tant qu'homme qui réagit comme une femme. Vous voyez ce que j'essaye de dire?* ». Oui elle voit, mais fait remarquer que l'inverse est aussi vrai et que les femmes prennent de plus en plus l'initiative sur ce terrain là, aussi<sup>52</sup>. Plus loin il revient à la charge, sur la question de la maternité. Elle admet aisément que cette expérience, comme toute expérience, puisse être positive. « *Et puis, si l'on n'est pas expressément requis par d'autres choses, cela doit être assez passionnant, la découverte de ce qu'est un enfant* »<sup>53</sup>. Mais quant à savoir ce qu'est spécifiquement la maternité, elle se montre bien plus sceptique, « *la maternité a sûrement quelque chose de spécifique, mais il me semble que pour l'essentiel, elle est à peu près du même ordre que la paternité. On plutôt qu'elle pourrait l'être* »<sup>54</sup>.

Ainsi au fil des ans, Simone de Beauvoir expurge le naturalisme de sa réflexion, et par la même poursuit plus avant la percée culturaliste. Tout le vécu corporel des femmes est arraché au naturalisme et dissocié du filtre des mythes masculins. Elle prolonge ainsi son essai qui faisait déjà une large place à la déconstruction des mythes notamment dans la littérature. Allant plus loin elle démythifie ainsi sa propre œuvre, ce qu'en termes plus modernes nous pourrions appeler une désaliénation. Ce processus continue dans les années soixante-dix<sup>55</sup>.

<sup>47</sup> Simone de Beauvoir, "La condition féminine", *La Nef*, Nouvelle série, N°5, janvier-mars 1961, "la femme et l'amour", p.126-127.

<sup>48</sup> Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, le Seuil, Paris 1966, 247p plus 2 entretiens.

<sup>49</sup> Idem, p.259.

<sup>50</sup> Idem, p.260.

<sup>51</sup> Idem, p.261.

<sup>52</sup> Idem, p.261.

<sup>53</sup> Idem, p.283.

<sup>54</sup> Idem.

<sup>55</sup> Dans une interview ultérieure elle critique le point de vue des féministes radicales concernant la sexualité, oubliant ses propres propos: "*Cela me choque qu'on prétende que tout coït est un viol. Je ne le crois pas. Quand on dit que tout coït est un viol, on reprend les mythes masculins. Cela veut dire que le sexe de l'homme est une*

Le Deuxième sexe peut donc être pris comme un moment du long processus qu'exige la libération du sujet, si tant est qu'il y ait jamais une fin à cette tension vers la libération. Il est une étape à la fois nécessaire et insuffisante, inscrite dans un certain contexte historique. Le fait que ce processus soit individuel en l'absence de mouvement collectif, explique largement ses limites. Cet essai comblera d'ailleurs en partie l'isolement angoissé de toutes les femmes insatisfaites de leur situation. Il suscitera un abondant courrier, quelques longues correspondances mais surtout des milliers de rencontres dans le privé des lectures féminines, par là il figure une sorte de mouvement collectif précurseur du mouvement social de la fin des années soixante.

Sylvie Chaperon

---

*épée, une arme*", propos recueillis par Alice Schwarzer, Le Nouvel Observateur, 14 février 1972, p. 47-54; Cité par Claude Francis et Fernande Gonthier, Les écrits de Simone de Beauvoir, op. cit. 488.